

**ROGER BRIAND**

**LA GUERRE DE VEAUCHE**

**UN EPISODE FOREZIEN**

**DE LA**

**GUERRE DE CENT ANS**

**(1363-1375)**

**PRESENTATION**

**CLAUDE LATTA**

**VILLAGE DE FOREZ**

**1995**



**Présentation**

**Une guerre féodale en Forez**

**ou l'affaiblissement de l'Etat**

**A** l'occasion du millénaire de l'église de Veauche, Roger Briand a voulu rappeler à ses compatriotes les événements de la "guerre de Veauche", épisode bien oublié des désordres de la guerre de Cent Ans en Forez. Le manuscrit découvert par Robert Poidebard et publié en 1936 dans le Bulletin de la Diana<sup>1</sup> a été le point de départ d'une étude menée avec l'érudition et la curiosité qui sont nécessaires à l'historien mais aussi avec le talent du conteur qui sait faire revivre les événements et les rendre intelligibles.

Les travaux des historiens des Chartres du Forez ont rendu directement accessibles les documents, et l'ouvrage d'Edouard Perroy, Les familles nobles du Forez au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, nous apporte, d'autre part, une connaissance intime de l'histoire de ces lignages foréziens dont les luttes forment la trame de la "guerre de Veauche".

La "guerre de Veauche" doit être replacée dans l'histoire de la guerre de Cent ans :

- Face aux Anglais, le sort des armes a été contraire au roi de France, battu à Crécy (1346) et à Poitiers (1356) ; le roi Jean le Bon est prisonnier des Anglais. L'Etat royal est ainsi affaibli par les défaites successives et la captivité de son souverain ; il ne joue plus le rôle d'arbitre qui était le sien.

- Le comte de Forez est le vassal et le cousin<sup>3</sup> du roi de France. Guy VII montre d'abord, pendant le quart de siècle que dure son règne (1333-1358), des qualités d'homme de guerre particulièrement précieuses en ces débuts de guerre de Cent Ans et il incarne l'autorité de cet Etat forézien remarquable par les institutions dont il s'est doté - la Cour de Forez, la Chancellerie, la Chambre des Comptes. Mais son fils, le comte Louis I<sup>er</sup> meurt précocement et sans postérité à la bataille de Brignais (6 avril 1362) qui est un véritable désastre pour le Forez et ses chevaliers massacrés par des "bandes anglaises", les "Tard-venus". Son frère, Jean II lui succède à la tête du comté : "faible d'esprit", peut-être choqué par le désastre de Brignais, il est incapable d'exercer réellement le pouvoir. La faiblesse de l'état forézien s'ajoute ainsi à celle de l'Etat royal.

Au milieu de la guerre de Cent Ans, et alors que le pouvoir comtal est tragiquement affaibli par les conséquences de la bataille de Brignais, éclate une querelle féodale qui dresse les uns contre les autres les représentants de deux lignages chevaleresques du Forez : les Mitte de Chevrières et les Roussillon :

---

<sup>1</sup> Poidebard (Robert) : La guerre de Veauche 1363-1375, un méfait des Mite en Forez, Bull. Diana, t. XXV, n° 4, janvier-mars 1936, p. 201-226.

<sup>2</sup> Perroy (Edouard), Les familles nobles du Forez au XIII<sup>e</sup> siècle, essais de filiation, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes et Montbrison, la Diana, 2 tomes, 1976-1977. Edouard Perroy a écrit une Histoire de la Guerre de Cent Ans, Paris, Gallimard, 1946, 2<sup>e</sup> éd., 1982. Cet ouvrage est à consulter et n'a pas été remplacé par les travaux ultérieurs.

<sup>3</sup> Guy VII avait épousé Jeanne de Bourbon, fille du duc Louis I<sup>er</sup> de Bourbon et arrière-petite-fille du roi Saint-Louis.

- Les Mitte (ou Mite) sont venus du Velay et se sont installés en Forez avec Guillaume Mitte, époux de Catherine de Mauvoisin : ils tiennent Chevrières. Ils sont représentés ici par Catherine de Mauvoisin et par son fils Pierre Mitte de Chevrières.

- Les Roussillon sont seigneurs de Veauche. Guy de Roussillon, fils d'une victime de Brignais, est l'un des acteurs de cette guerre féodale ; son frère Girard tient le château de Veauche.

A l'origine de la guerre se trouvent des conflits d'intérêt qui s'expliquent par cet enchevêtrement des droits et des propriétés qui caractérise la société médiévale : impossible de dire le droit entre ces deux familles brutalement dressées l'une contre l'autre. La querelle, en tout cas, dégénère en une guerre locale de douze années (1363-1375), depuis l'entrevue orageuse de Chevrières jusqu'au combat de Bessy. L'intervention de Renaud, qui administre le comté de Forez au nom de son neveu Jean II, ne parvient pas à l'arrêter...

Le récit de ce conflit local, que nous raconte avec talent Roger Briand, nous amène à deux réflexions personnelles :

- Ce texte rendra à la mémoire collective des habitants de Veauche un épisode important de leur histoire. L'histoire locale nous aide à mieux comprendre notre passé et nous relie à ces hommes du Moyen Age qui étaient nos ancêtres et qui vivaient sur la même terre que nous. Cette histoire nous enracine : cet enracinement est, plus qu'on ne le croit, un facteur de cette cohésion si nécessaire à nos sociétés. Cette histoire nous invite à la compréhension de mentalités différentes des nôtres. L'aspect romanesque et haut en couleurs de la mêlée féodale qui se déroule sous nos yeux ajoute à l'intérêt du lecteur.

- L'histoire est aussi source de réflexion : elle nous rappelle que c'est l'état, garant de l'intérêt national, qui assure la paix intérieure du pays et l'indépendance de la nation. L'invasion du territoire et la défaite ouvrent la voie aux querelles intestines : cette flambée de violence féodale - qui apparaît un peu anachronique au XIVe siècle - n'est possible que parce que l'autorité du roi et celle du comte de Forez ne peuvent l'enrayer. Or la France est selon une formule classique un Etat-nation. C'est l'Etat qui a fait la Nation et les travaux de Colette Beaune<sup>4</sup> nous montrent que la nation est née dans l'esprit des Français dès le Moyen Age et tout au long de celui-ci : "chaque période y a contribué et les périodes de crise plus que les autres"<sup>5</sup>. Elle s'est développée autour du roi - sans l'esprit "nationaliste" qui est une création du XIXe siècle. La nation fut alors "pour chacun de ses fils, du roi au plus humble, la mère qui console et maintient l'espérance"<sup>6</sup>. Cette espérance était bien nécessaire dans les temps troublés de la guerre de Veauche.

**Claude Latta**

---

<sup>4</sup> Beaune (Colette) : Naissance de la nation France, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 1985, Rééd. coll. Folio, 1994.

<sup>5</sup> Beaune (Colette), op. cit., p.339.

<sup>6</sup> Beaune (Colette), op. cit, p. 351.

Roger BRIAND

## *La "Guerre de Veauce"*

*Un épisode forézien de la Guerre de Cent Ans  
(1363-1375)*

Dans les années 1930, à Saint-Chamond, des ouvriers s'activent à réhabiliter une ancienne étude notariale désaffectée. Les archives rebutées s'amoncellent sur le trottoir. De cette paperasse vouée aux flammes de l'oubli définitif tombe, fortuitement, sous l'œil d'un fureteur passant incidemment par là, un cahier de grand format, épais seulement d'une quinzaine de doubles feuillets cousus grossièrement à la pliure. Le papier est un fort vélin, à peine jauni et légèrement effrité sur les bords. Sans doute, la conservation exceptionnelle de ce document est-elle due à ce que, enfoui sous une lourde pile de minutes, il a pu ainsi être protégé des rongeurs comme de l'humidité.

Robert Poidebard, inspecteur de la Société française d'Archéologie, lit le titre soigneusement calligraphié à la plume d'oie: "*Généalogie de Mrs Mitte*". L'écriture, ample et déliée, compose un texte à lecture aisée quoiqu'en français ancien. Notre découvreur a tôt fait de juger de l'intérêt de sa trouvaille. Il s'agit d'un projet de rédaction racontant la lignée des Mitte, seigneurs de Saint-Chamond jusqu'en 1789. La forme narrative est simple, comme spontanée. Elle est jalonnée, ici ou là, de remarques pertinentes et de brefs commentaires, avec aussi de nombreuses ratures, preuve d'un travail léché. Bien qu'il n'ait ni signé, ni daté son écrit, l'auteur, en déclarant avoir effectué un voyage en l'an 1567, lève un coin du voile. Ce manuscrit doit remonter à la fin du XVIème siècle, peut-être au temps du bon roi Henri IV.

Membre de la Diana, Robert Poidebard (1) publie in-extenso le document trouvé dans le bulletin de la vénérable société d'histoire montbrisonnaise (tome XXV, n° 4, janvier-mars 1936, pp. 201-





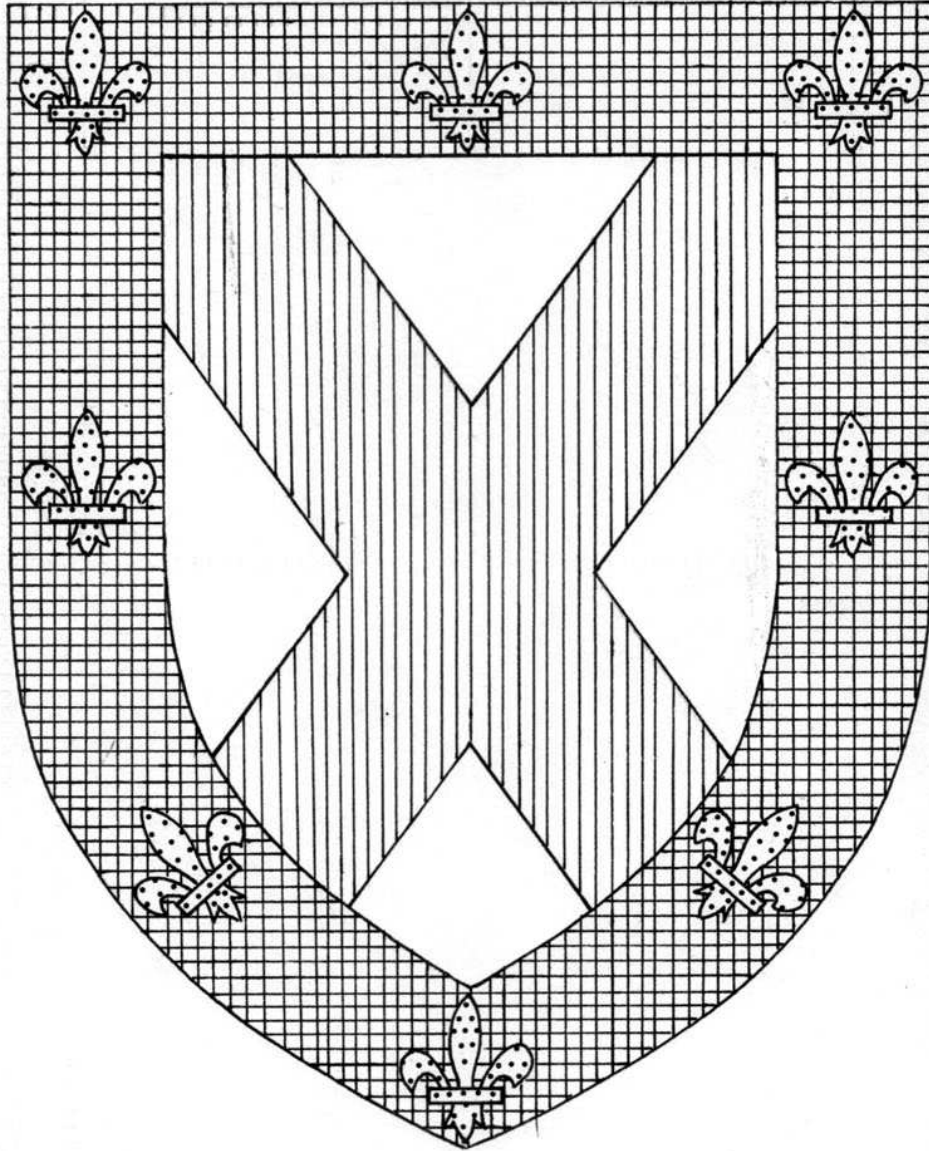
226). Cette communication nous invite à retrouver le passé : un fait divers forézien pendant la fameuse Guerre de Cent Ans, au XIV<sup>ème</sup> siècle.

Ce que l'Histoire appelle, globalement, Guerre de Cent Ans n'est, en réalité, qu'une longue suite d'épisodes belliqueux. Pendant plus d'un siècle, de 1337 à 1453, la France morcelée, écartelée, va survivre au rythme fou de quelques batailles rangées non décisives et, surtout, de maintes escarmouches locales, de sièges de villes ou de châteaux, de guets-apens... (2).

Officiellement, le conflit oppose Anglais et Français par couronnes interposées. Les trois fils (Louis X, Philippe V, Charles IV) de Philippe IV, *le Bel* (1285-1314), se sont succédés sur le trône du royaume de France en l'espace de quatorze ans, sans postérité. A la mort du dernier Capétien, en 1328, le sceptre passe dans les mains de Philippe VI de Valois (1328-1350), représentant de la famille cadette. Le roi d'Angleterre n'accepte pas cette succession. Petit-fils, par sa mère, de Philippe-le-Bel, il revendique haut et fort ses droits au trône de France. Déjà, la rivalité entre les deux royaumes s'exaspérait dans une lutte intestine d'influence économique dans les Flandres. C'est la guerre. Au début, les armées françaises subissent de cuisants échecs sur mer, dans le port de l'Ecluse (1340), sur terre, à Crécy (1346), à Calais (1347), à Poitiers (1356). Par la suite, grâce notamment aux héroïques prouesses de Bertrand du Guesclin, au temps de Charles V (1364-1380), et de Jeanne d'Arc, au temps de Charles VII (1422-1461), les Français reprennent progressivement l'avantage et finissent par l'emporter.

La "guerre officielle", essaimée de par le royaume, source de maints imbroglios, est souvent doublée de "guerres privées" opposant, ici ou là, des seigneurs en quête de suprématie locale. Par tradition, la noblesse est turbulente. Elle incline d'autant plus volontiers à la violence de ses rites chevaleresques, qu'elle peut ainsi mieux s'imposer aux populations inféodées. Certes, il arrive que des bourgeois ou des paysans, excédés, entrent en sédition. Ce sont les "jacques" (3) du Nord (1358), les "cabochiens" (1413) et autres "maillotins" (1382) de Paris (4). En 1430, partie du Mâconnais, une révolte paysanne atteint le Forez ; elle est sévèrement réprimée.

L'an de grâce 1363 : brûlée par les fortes gelées tardives, la récolte céréalière n'a pas été bonne et l'on redoute une nouvelle épidémie de peste noire. Déjà, les prémices de l'automne teintent de reflets mordorés les hauts feuillages du bocage forézien. Ce jour-là,



**Mitte de Chevrières**

***D'argent au sautoir de gueules, à la bordure de sable,  
chargé de huit fleurs de lis d'or.***

(dessin : Roger Faure)



passé midi, noble Guy de Roussillon a quitté le château de Veauche. Au trot soutenu de sa monture, il s'engage résolument sur le grand chemin qui, par Saint-Galmier, conduit à Chevières. Somptueusement armé, le cavalier est coiffé d'un casque étincelant et empanaché. Le cheval est richement harnaché et caparaçonné de cuir et de velours. Fiché sur les contreforts des monts du Lyonnais, le château-fort de Chevières est vite atteint. Catherine de Mauvoisin fait au damoiseau veauchois les honneurs de sa maison en compagnie de son beau-frère, Bertrand Mitte. Tous trois se connaissent bien.

D'une banale rencontre va résulter douze ans de guerre. Pour la chronique, ce sera l'extravagante "guerre de Veauche".

Avant que d'évoquer, à la manière des anciennes cantilènes, la longue suite de ces méfaits brutaux et sanguinaires, faisons plus ample connaissance avec les trois personnages ainsi réunis.

Catherine de Malvoisin, ou de Mauvoisin, corpulente avec un rien de nonchalance, a tout juste cinquante ans. Fille unique de Hugues, seigneur du lieu, de Viricelles et autres fiefs et de la vellave Guicharde de Roweys (ou des Roys), elle a hérité du château fortifié de Chevières et de son vaste domaine. Un ancêtre, Pierre de Mauvoisin, s'est distingué aux côtés de Philippe-Auguste à la victorieuse bataille de Bouvines, en 1214. La demeure est modeste mais pimpante avec une vue imprenable sur la plaine. Il n'en reste rien de nos jours, le château de Chevières ayant été complètement remanié au XVIème siècle. En 1331, Catherine a épousé Guillaume Mitte (ou Mite), fils aîné de Pierre Mitte, seigneur de Mons, en Velay (près de Craponne, en Haute-Loire), et aussi de plusieurs autres domaines (5). Elle a mis au monde dix enfants (6). Veuve depuis l'année 1350, Catherine aime résider à Chevières pour mieux approcher les souvenirs de sa jeunesse. Le père mort, Pierre, l'aîné des fils, est à son tour propriétaire des lieux. De vellaves, les Mitte sont donc devenus des seigneurs foréziens, pour le meilleur et parfois pour le pire! L'été précédent (août 1363), Pierre Mitte a acquis de Enarde de Moras, légataire de feu Falcon, son père, le fief lyonnais de Grézieu-le-Marché.

Bertrand Mitte est le frère cadet de Guillaume. Il a atteint la cinquantaine. La bienveillante tutelle de l'oncle Ponce Mitte, abbé de Saint-Antoine (7), en Dauphiné viennois, lui a valu d'être le "cellèrier", autrement dit l'intendant, de cette imposante abbatale fondée au XIème siècle qui, de bénédictine est devenue le siège du



POURTRAIT DE JEAN II DIT LE BON

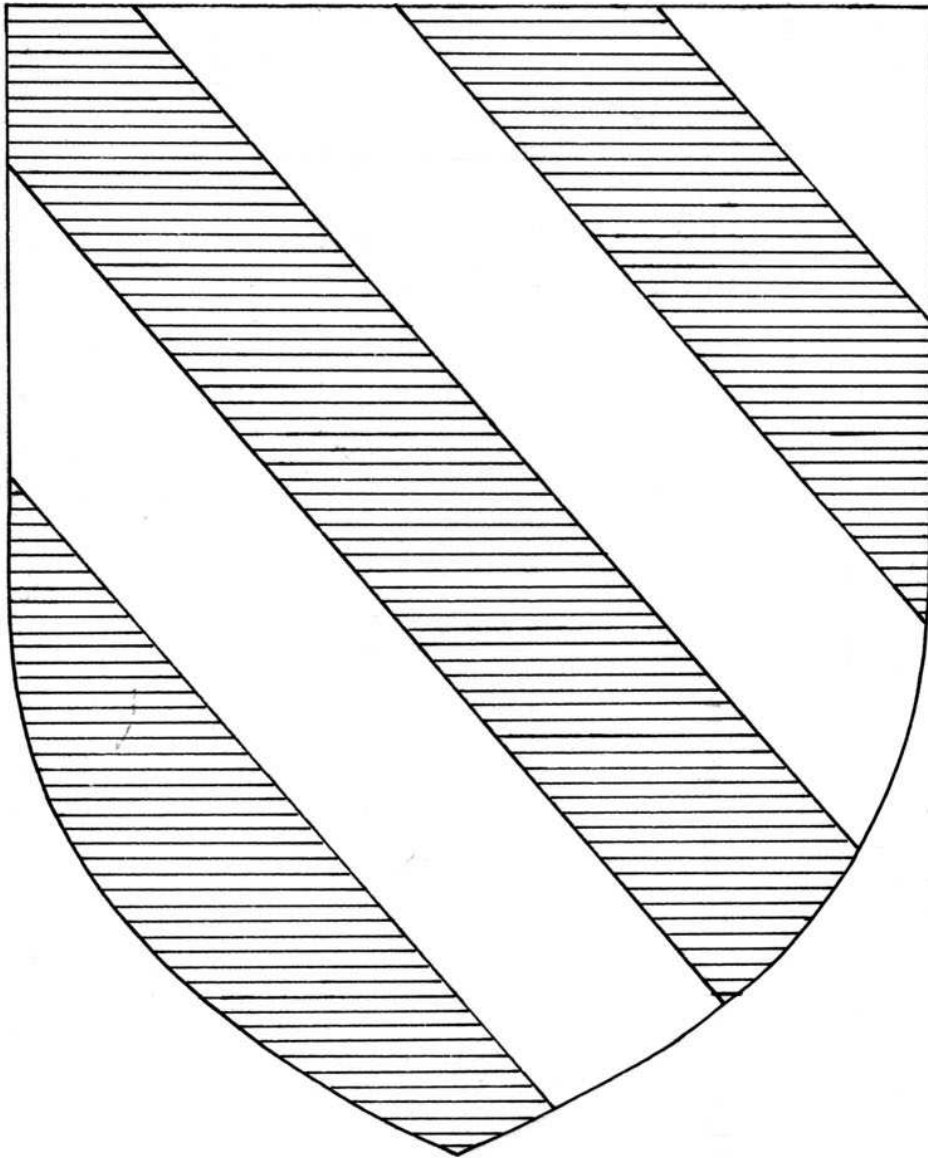
puissant ordre hospitalier de Saint-Antoine, ou "des Antonins". Quelques années plus tard, en 1374, à son tour, il coiffa la mitre d'abbé (8). Pourtant, sous la bure évangélique du moine, Bertrand Mitte cache une solide réputation de querelleur.

Le damoiseau Guy, Guyon ou Guigues, de Roussillon nous est connu comme fils de Robert, seigneur de Lignon, en Velay, et d'autres terres vellaves et foréziennes (9). L'année précédente, ce dernier a été capturé par les *Tard-Venus* à Brignais. Il en est mort. Guy (10), frère cadet de Girard (11), nouveau seigneur de Veauche (12), semble en être le représentant accrédité. On le sait posséder en indivis avec ce frère et avec sa cousine Jeanne de Beauvoir, la seigneurie du Theil, près de Saint-Genest-Malifaux, sur les pentes du mont Pilat. Il approche les quarante ans.

Entre les trois protagonistes réunis sous les voûtes de Chevrières, la discussion s'engage dans un semblant de courtoisie. Car d'anodins, les propos deviennent vite intéressés. Il est question de propriétés, d'apanages, de droits. Le dialogue monte d'un ton. Les esprits s'échauffent par la friction de vigoureuses répliques. Bientôt, les invectives fusent, cinglantes, blessantes, sèchement revendicatives. La chape de la nuit est tombée sur la campagne. Pour couper court à la dispute, Bertrand Mitte, péremptoire, ordonne au "doncel" de Veauche de gagner promptement sa chambre. Lui s'exécute en maugréant.

Le visage crispé, étouffant sa colère dans ses poings serrés, Roussillon ne peut fermer l'œil. Le goût de l'insulte lui est amer. Inlassablement, il rumine sa vengeance. Comme allongée, l'obscurité semble interminable. Aussi, l'aube n'a-t-elle pas sitôt blanchi l'horizon qu'il descend dans la cour, hèle un palefrenier, enfourche agilement sa monture, passe le pont-levis sans détourner le regard et pique des deux pour s'éloigner à la hâte. La cité de Saint-Galmier, juchée sur sa colline, est vite atteinte. Pressé de narrer sa version fielleuse des faits, le damoiseau se précipite vers le logis du capitaine-châtelain, réputé bon juriste. Quoique les deux hommes se connaissent bien, le gouverneur manifeste son étonnement. L'heure est si matinale et ce visiteur tellement nerveux!

A l'époque médiévale, Saint-Galmier est une petite ville prospère. En témoignent ses fières fortifications, les tours crénelées et les tourelles à poivrières dont elle est hérissée. Sur les bords de la Coise, au pied de la cité, le manoir de Tellièrre est la résidence préférée de la comtesse Jeanne de Bourbon. Au temps où son époux



**Roussillon**

***Bandé d'argent et d'azur de six pièces.***

(dessin : Roger Faure)

guerroyait aux côtés de Philippe-le-Bel, elle y est venue accoucher par deux fois, en 1348 et 1343, de Louis et de Jean. Depuis Saint-Galmier, l'autoritaire comtesse se montre parfois généreuse envers la paroisse voisine de Veauce.

Guy de Roussillon a relaté avec force gestes et mots terribles l'entrevue de Chevrières. Il clame son indignation au capitaine-châtelain, se disant outragé dans son honneur et dans celui de sa famille. A l'encontre de Bertrand Mitte, ses propos sont menaçants. Il jure "*qu'il auroyt sa raison de luy*" (13).

"L'affaire de Chevrières" fait grand bruit, colportée de château en château. Elle franchit le Rhône, parvient aux oreilles de Geoffroy IV (Joffroy), en Dauphiné. Depuis deux ans, le seigneur de Moirans (autrefois, *Moirenc*) (14) et de Châteauneuf-de-Galaure est l'époux de Clémence, sœur benjamine de Bertrand Mitte. D'emblée, ce chevalier fait montre de sagesse : plutôt que de tirer promptement l'épée, mieux vaut, pense-t-il, en appeler à la raison. Il mande un écuyer et l'envoie aussitôt parlementer à Veauce.

Dressé sur la balme, le château de Veauce domine superbement la basse plaine du Forez. Son corps de logis est réduit à une maison forte formant donjon. Il enferme dans une enceinte crénelée un petit prieuré, desservi par trois ou quatre religieux dont leur supérieur Jacques Lambert, et son église romane. De fait, il n'est ni la résidence ordinaire du seigneur, Girard II de Roussillon, ni même celle de son frère Guy. Sans doute, ce dernier est-il souvent chargé de la gestion du fief en collaboration avec le capitaine-châtelain, Gonon de Rieux.

A son arrivée, l'envoyé de Geoffroy est éconduit par Guy de Roussillon, "*avec fougue et force propos désobligeants*".

L'émissaire s'en retourne, dépité, rendre compte de l'échec de sa mission. Dès lors, le sire dauphinois décide de se rendre, lui-même, à Veauce. S'il est accompagné d'une escorte "*de gens et escuyers en armes*", c'est, prétend-t-il, pour ne pas risquer de tomber aux mains des "*Anglays ennemys du Royaume*". Sans doute, ses arrière-pensées sont-elles plus offensives!

L'interminable et chaotique Guerre de Cent Ans en est à son mitan. Aux malheureuses populations qui la subissent cruellement sans comprendre, l'ennemi désigné est "l'anglais" (*anglici*), comme par atavisme. Or, dans le propos de Geoffroy, "*l'Anglay*" n'en est





La "bataille de Brignais" (6 avril 1362)  
miniature attribuée à Loyset Liédet  
pour les *Chroniques* de Froissart

pas vraiment un. Cette ambiguïté partisane trouve son explication dans les troubles du moment.

Depuis ce funeste 19 septembre 1356, pour avoir perdu la bataille de Poitiers, le roi de France Jean Ier, dit *le Bon*, entendez *le Brave*, est prisonnier des Anglais. Le royaume de France est livré à l'envahisseur. De Bordeaux où elles ont débarqué, les troupes du Prince de Galles, dit "Prince Noir" à cause de son éternelle tenue sombre, gagnent rapidement du terrain. Elles atteignent bientôt l'Auvergne. En 1359, elles sont en Forez. L'abbaye de Valbenoîte, hors les murs de Saint-Etienne-de-Furan, est investie et mise à sac. Le 19 juillet, c'est au tour de Montbrison d'être pillée et même incendiée par les bandes de Robert Knolles (15).

De fait, l'armée anglaise est essentiellement formée de mercenaires, Gascons, Germains, Brabançons et autres Flamands auxquels se sont joints les Navarrais de Charles-le-Mauvais. Signé en 1360, en désespoir de cause, le traité de Brétigny a bradé une partie du territoire à l'Angleterre. Mais quand bien même le soldat d'emprunt s'en est trouvé licencié, il a pu, tout aussitôt, rejoindre une "compagnie". Ces groupes armés, aux mains de seigneurs félons, vivent de rapines et de brigandages. Ils sont bientôt si importants et redoutables qu'ils ont nom générique de "Grandes Compagnies" (16). Selon leur emprise géographique, ils sont *Tuchins*, c'est-à-dire "coquins", ou *Tard-Venus* ou *Mange-lard*. Plus généralement ce sont des *routiers*, soldats de l'aventure. Pour l'opinion publique, ils incarnent encore l'ennemi anglais. Installée dans la forteresse de Brignais, non loin de Lyon, une forte troupe de *Tard-Venus* rayonne fructueusement en Lyonnais et en Forez. A l'automne de 1361, leurs bandes pillent et brûlent quelques maisons de Saint-Rambert (16). Excédés mais impuissants, les seigneurs locaux en appellent au Roi. En réponse, le dauphin Charles (futur Charles V) charge son cousin Jacques de Bourbon, prince du sang, comte de la Marche ainsi que le comte de Tancarville d'investir la place. L'ost royale, environ cinq mille hommes, s'est associée le concours de puissants seigneurs du voisinage et d'abord celui de Louis Ier, comte de Forez, beau-frère de Jacques de Bourbon.

Le combat est engagé le 6 avril 1362 près du château de Brignais, dans une carrière abandonnée au bas d'une colline. Retranchés sur son sommet, dix à quinze mille *Tard-Venus* (ce dénombrement est emprunté à Jean Froissart : *Chroniques*, livre premier, 1370) attendent, déterminés, les lourds cavaliers empêtrés dans leurs capes de mailles, harnois et roides armures. De fait,

l'avant-garde du prince de Bourbon n'est pas sitôt arrivée en contrebas qu'elle est littéralement écrasée sous d'énormes blocs de pierre chutant du haut de la falaise. A la confusion succède la débandade. D'autres *Tard-Venus*, arrivés inopinément de Saugues (Haute-Loire) par Saint-Just (sur-Loire) et le hameau de La Coste (actuellement Les Côtes) où ils ont blessé à mort Mathieu Gras qui tentait de protéger son bétail (16), attaquent sauvagement ce qui reste de l'armée féodale. Jacques de Bourbon et son jeune fils, gravement blessés, sont transportés à Lyon où ils mourront. Comme un millier de gentilshommes et de combattants pêle-mêle, le comte Louis gît sans vie. L'oncle Renaud est au nombre des prisonniers (à Anse) et des rançons bientôt exigées. Jean de Forez, frère cadet de Louis, est sauf. Mais son esprit, déjà chancelant, est si fortement ébranlé par la tuerie qu'il restera frappé d'imbécillité pour le restant de ses jours.

Au lendemain de la "bataille de Brignais", les "*Anglays*", vainqueurs, enrichis de dépouilles comme d'autant de trophées, continuent de plus belle leurs incursions. Ils sont tantôt en Forez, tantôt en Lyonnais quand ils ne poussent pas plus au Sud, en Velay et en Vivarais. Pourtant, certains routiers, las d'être pourchassés, désertent pour rallier un contingent féodal. A la condition de ne pas être reconnus, sinon, comme à Rive-de-Gier, ils sont impitoyablement pendus haut et court ou noyés (17).

Geoffroy et sa petite troupe sont arrivés sans encombre à la limite du mandement de Veauche. Le gentilhomme dauphinois juge plus convenable de laisser-là le gros de ses gens pour ne point montrer au maître de céans "*qu'il fust allé pour l'offenser*". Avec seulement trois "*escuyers*", il s'engage sur les terres de Messire Roussillon. Parvenu à la vue du château, nouvelle halte, Geoffroy détache l'un de ses cavaliers avertir de sa venue et de son désir de parlementer.

Le pont-levis est abaissé. L'émissaire des Mitte entre dans la vaste cour. Il n'a pas le temps d'esquisser le moindre geste, qu'il est assailli, désarçonné, démonté, molesté et jeté incontinent dans un cachot. Quand, l'instant d'après, ne se doutant de rien, Geoffroy se présente à son tour, il voit courir sus à lui des hommes armés "*de glayves, viretons (flèches) et austres bastons*". Il a beau protester de sa bonne foi, dire "*qu'il ne venoyt là pour faire aucun mal ny dommage mais pour traicter plus tost ung bon accord*", ses agresseurs n'en veulent rien entendre. Le sire de Moirans et ses gens ne doivent leur salut qu'à la retraite précipitée vers l'escorte restée à

l'arrière. Messire Geoffroy est furieux. Son épée fend l'air en de brusques et énergiques tourniquets et ses paroles martelées sont vengeresses. Le signal de l'attaque est vite donné.

Debout sur ses étriers, l'éperon vigoureux, le glaive haut, le seigneur dauphinois mène la charge jusqu'à en avoir le souffle coupé. Ses cavaliers suivent, en rangs serrés, visières baissées, épées et lances pointées. La colonne bouscule tout sur son passage, hommes et bêtes, militaires et paysans surpris de cette brusque ruée. Les uns et les autres sont vivement rabattus, regroupés, poussés, éloignés, menacés. Bientôt, un long cortège hétéroclite prend le chemin de Chevières *"avec moult bestes qu'il (Geoffroy) faisoit chasser devant luy"*.

A Saint-Galmier, Geoffroy dépêche l'un de ses *"escuyers"* auprès du capitaine-châtelain pour l'informer de la fourberie des *"gens de Veauche"*. Et de lui annoncer sans ambages: *"que si on luy voullayt rendre son prisonnier, il délivreroit aussi tous ceulx qu'il tenoyt"*. Le gouverneur accepte de jouer les médiateurs. Il se rend à Veauche. Guy de Roussillon le reçoit courtoisement, et feint la sérénité. Patelin, il se déclare l'offensé et exige des excuses. Donc, il n'entend pas libérer son prisonnier.

Ce qui tout aussitôt fut rapporté à la maison Mitte.

*"Par quoy se commença lors guerre guerroyable entre ces deulx maisons, leurs alliés, amys et parents dont tout le pays fut eslevé et tellement réduct en trouble qu'un cartier tenoyt le party de l'ung et l'autre maintenoyt celluy de l'autre"*.

Courses, pillages, incendies, meurtres et autres ravages se succèdent comme autant d'épisodes douloureux pour les tenanciers, victimes résignées, des deux camps. Parfois, s'y ajoutent les déprédations des routiers.

En un temps de chevalerie, on ne saurait laver un affront qu'en se livrant, sur le pré, à un combat singulier plus ou moins risqué, duel, joute, ou tournoi. De l'antique rivalité des Horaces et des Curiaces est venue la solution collective, consistant à faire s'affronter des groupes de *"champions"*, en *"mêlée"*. Ainsi, le 25 mars 1351, le *"match des Trente"* a opposé, sur la lande bretonne, les trente Anglais du capitaine Bremborough aux trente Français du capitaine Beaumanoir. Au soir, après seulement quelques pauses pour boire, six des combattants étaient morts, dont Bremborough,





tous les autres étant plus ou moins gravement blessés. La victoire revint donc aux Français. C'est à ce moyen, la joute collective, que recourent les deux adversaires, Mitte et Roussillon.

Où eut lieu la rencontre, devant quels témoins et arbitres ? A ces questions, la chronique restant muette, libre à chacun d'en imaginer le site, terrain neutre, suffisamment vaste et dégagé.

Au jour convenu, à l'heure dite, les deux escouades de cavaliers se présentent, face à face. Chacune des deux maisons a tenu à ce que ses combattants portent beau. Les armures et les armes, soigneusement fourbies, étincellent de mille feux, les oriflammes écussonnées claquent au vent, lequel fait aussi onduler les panaches multicolores des bassinets et des casques richement enjolivés. L'une des troupes arbore la marque des Mitte. Venue du Dauphiné, elle est emmenée par Geoffroy en personne. L'autre est aux couleurs des Roussillon. Elle a été formée en Velay et Vivarais avec, à sa tête, Hugues de Châteauneuf, seigneur de Rochebonne (18). Les cavaliers sont alignés à la parade. Devant le front de leur petite armée, impassibles, les chefs échangent gravement leur salut. Les hérauts s'apprêtent à donner le signal de l'affrontement quand retentissent les sonneries de trompettes d'une autre cavalerie, laquelle, arrivant en trombe, s'intercale résolument entre les combattants. Ce sont les envoyés de Renaud, comte du Forez, au nom duquel ordre est aussitôt donné par l'officier de rompre la joute. "*Au moyen de quoy chascung se retira*".

La mauvaise querelle entre les Mitte et les Roussillon ne s'en trouvait pas éteinte pour autant. Elle se prolongera longtemps encore. Pendant près de douze années, inlassablement, les deux maisons persisteront "*à se courir sur les terres l'ung de l'autre, faysants infinis maulx et dommages, prenants les hommes prisonniers, les composants et mectants à rançon, emmenant bestiaulx et transportants les biens de lieu en aultre, abbatants et mettants par terre maisons et aultres édifices, prophanants les églises et emportants d'icelles les calices, reliquaires et aultres joyaulx*".

De cette longue liste de méfaits, la chronique n'a retenu que le pillage sacrilège de l'église de Souzy, près de Sainte-Foy-l'Argentière. Sa cure appartenait aux Roussillon.



PORTRAIT DE CHARLES V (D'APRÈS SA STATUE TOMBALE).

Viendra ce jour où "ceulx de Veauche estants venus courir jusqu'à Chevrières" s'affrontent, une fois de plus, à "ceulx du chasteau", lesquels les pourchassent jusqu'à les acculer du côté de "Bissy" (Bessy), hameau situé à une demi lieue, à l'ouest, du bourg (19).

Long et indécis, l'affrontement a pour cadre un "hucquet", petit coteau au sommet plat, auquel la tradition donnera le nom patoisant de "Treyvo du débat". Las d'en découdre, les combattants des deux camps décident enfin d'en rester là. A cet endroit cessa la "guerre de Veauche".

Bessy est resté hameau. Du haut de sa butte, il domine cette collinette voisine que les gens du pays vous désignent du doigt, "Trêve du débat". Un nom qui doit sembler bizarre aux étrangers de l'Histoire!

Nous sommes en 1375. Le roi de France est Charles V que l'on dit "Sage". Sa tactique est une guerre de sièges et d'escarmouches, son mot d'ordre : "Mieux vaut terre pillée que terre perdue". De petites armées de volontaires aguerris "grignotent" l'ennemi. Depuis son avènement, en 1369, les Français, aidés par les Castillans de Henri de Trastamare, ont progressivement repris aux Anglais la plus grande partie des territoires occupés. Restent sous le joug du "godon" (20) les villes de Calais, Cherbourg, Brest, Bordeaux et Bayonne et aussi quelques forteresses dans le sud du Massif-Central, notamment celle de Châteauneuf-de-Randon, en Gévaudan (Lozère) devant laquelle le vaillant breton Bertrand Du Guesclin mourra d'une congestion pulmonaire le 14 juillet 1380. Il n'en sera pas moins vainqueur *post-mortem*. Pourtant, les autres soi-disant "Anglays", ceux des compagnies dispersées, sont encore là avec leurs exactions intermittentes. Au point que, plus tard, de 1387 à 1394, les habitants de Feurs ne cesseront de veiller et de réparer leurs murailles pour s'en mieux défendre. Sans doute, les Veauchois s'échinent tout autant. La Guerre de Cent Ans accumule misères et désordres. Il n'est question que de "la grande pitié du royaume de France".

La trouvaille de Robert Poidebard est sous-titrée: "Un méfait des Mitte en Forez". Son auteur prendrait-il fait et cause pour le sire de Veauche ? C'est aller un peu vite en besogne pour juger les faits ainsi relatés. Car la question posée n'est-elle pas: "A qui et à quoi était destiné ce livret ?". S'il s'agissait, ce qui est probable, d'établir un panégyrique de la maison Mitte, il semble évident qu'il

soit allé à l'encontre d'une démonstration flatteuse. Dès lors, il s'est trouvé écarté, puis oublié plutôt que détruit. Le récit a été abandonné après que son auteur eut malicieusement ajouté, comme pour se venger, "Un méfait...".

La "guerre de Veauche" ne fut qu'un banal conflit privé médiéval parmi tant d'autres. Les chroniques locales fourmillent de ces fâcheux affrontements féodaux qui n'ont eu le plus souvent pour cause que la sottise vaniteuse de seigneurs. Dans une ordonnance du roi Louis X, le *Hutin* (1289-1316), datée du 1er avril 1315, les nobles du Forez affirment qu'il leur appartient "d'user des armes et la guerre en la manière qu'ils en ont usé et accoutumé anciennement". Heureusement pour les populations vilipendées, Charles V, sagement, saura mettre un terme à ces rites cruels.

#### Notes :

(1) Robert Poidebard est enregistré sociétaire de la Diana depuis le 20 juin 1907. Il en est le secrétaire de 1933 à sa mort en 1935.

(2) Le mieux est de consulter un ouvrage spécialisé dans cette période de l'Histoire de France comme celui, succinct, de Philippe Contamine : "La Guerre de Cent Ans", Paris, P.U.F. coll. "Que sais-je ?", n° 1309, 1968, 4ème édition 1984 et aussi, du même auteur, "La vie quotidienne pendant la Guerre de Cent Ans, France et Angleterre", Paris, Hachette, coll. "La Vie Quotidienne", 1977.

(3) Les *jacques* (de l'ancien sobriquet désignant le paysan français), soutenus par le prévôt des marchands de Paris, Etienne Marcel, se soulèvent dans le Beauvaisis s'attaquant aux nobles et à leurs châteaux. Allié à l'Angleterre, le roi de Navarre, Charles le Mauvais (1322-1387) réprime sévèrement la jacquerie.

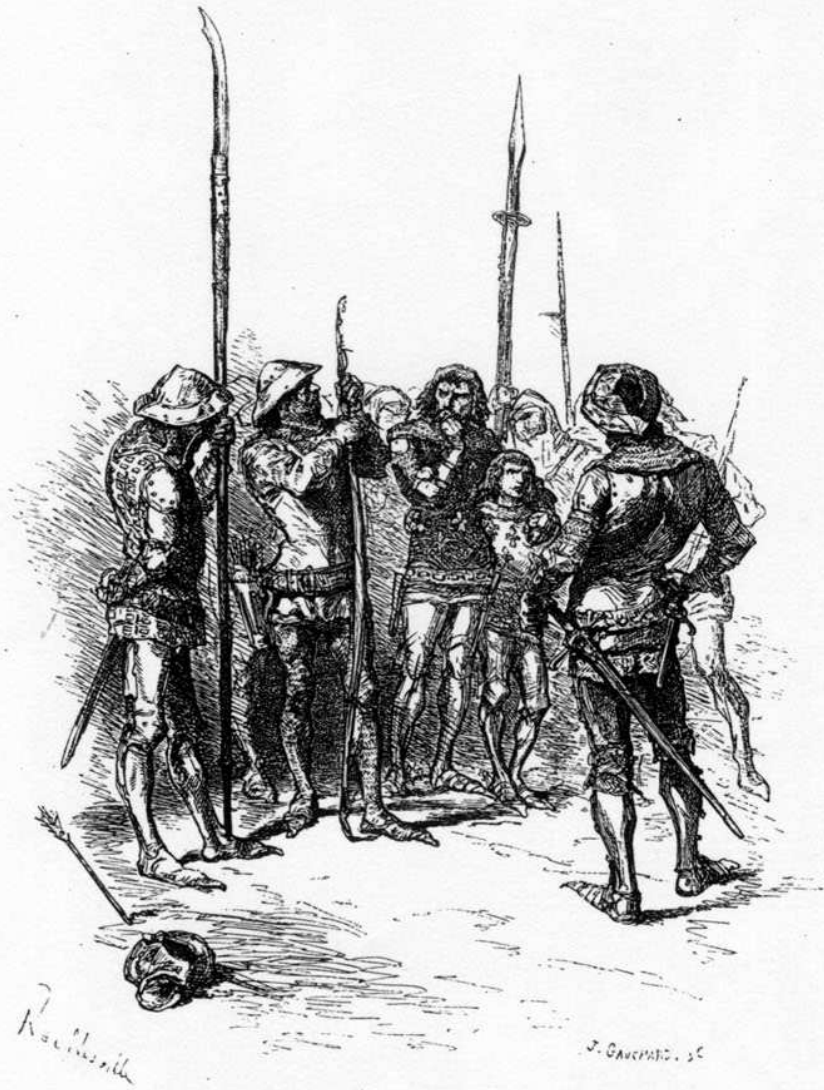
(4) Les *cabochiens*, faction populaire (essentiellement des bouchers parisiens) du parti bourguignon, bientôt allié à l'Angleterre, sont dirigés par Simon Le Coutelier, dit Caboche (le têtue!) ou l'Ecorcheur, fils d'une tripière. Ils soutinrent Jean sans Peur (1371-1419), prétendant au trône de France, qui les laissera s'emparer de la Bastille en 1413 avant qu'ils soient exterminés par les Armagnacs en 1414. Les *maillotins* étaient des Parisiens insurgés contre l'impôt indirect et armés de maillets, d'où leur surnom. Ils seront violemment contenus par Charles VI en 1382.

(5) Boudon Lashermes : "Les vigueries carolingiennes vellaves", Yssingaux, édit. Michel, 1935, p. 142.

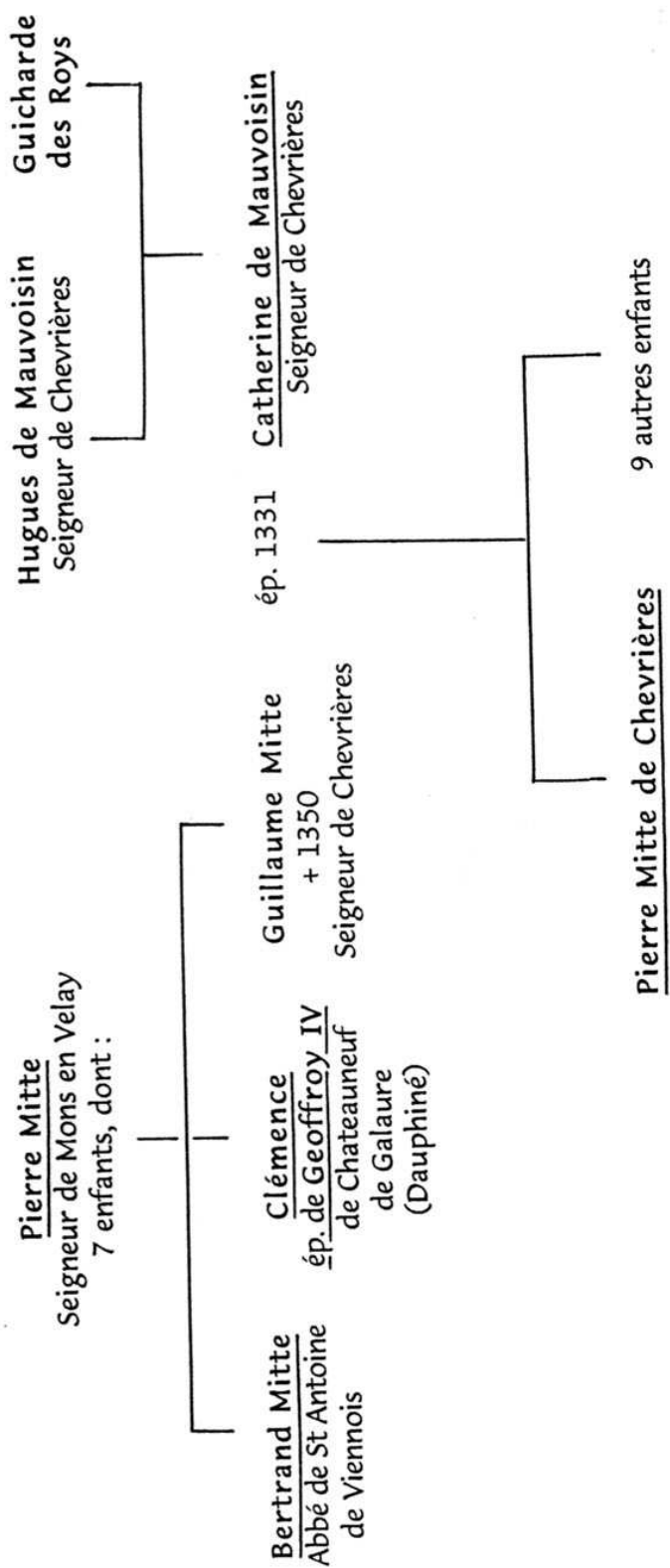
(6) Quatre garçons et six filles dont l'une, Marguerite épousera Robert d'Angerre (Angerez), seigneur de Saint-Bonnet-les-Oules où elle mourut en 1372.

- (7) L'abbatiale Saint-Antoine, en Isère, près de Saint-Marcellin, est aujourd'hui un site historique et touristique intéressant avec son regroupement d'artisans et d'antiquaires. Elle a été fondée au XI<sup>e</sup> siècle par un noble viennois, Jocelyn de Châteauneuf qui ramena de la Croisade en Terre Sainte des ossements de saint Antoine.
- (8) Sixième abbé de l'Abbaye de Saint-Antoine. En l'an 1343, Bertrand Mitte, cellèrier et commandeur de Ranvers, fonde la chapelle saint Jean de l'abbatiale Saint-Antoine. Celle-ci, devenue chapelle de la Cure puis, de nos jours, chapelle du Saint-Sacrement, ferme la nef gauche du sanctuaire dauphinois.
- (9) La maison de *Roussillon* est originaire du Dauphiné viennois où une localité en porte encore le nom. En 1271, depuis Annonay, en Vivarais, elle a poussé en Forez deux branches cadettes dont les prénoms identiques sèment parfois la confusion. On consultera d'Etienne Perroy : "*Les familles nobles du Forez au XIII<sup>e</sup> siècle - Essai de filiation*", Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes - La Diana, tome 2, 1977, "166 - Roussillon", pp. 718-728.
- (10) Les coordonnées de la vie de *Guy de Roussillon* nous sont inconnues.
- (11) Il s'agit de *Girard II de Roussillon* (1320? - 1395), fils de *Robert de Roussillon* (1291? - 1365?).
- (12) Les *Roussillon* sont seigneurs de Veauche depuis le 4 juin 1294 par un don du comte de Forez Jean I<sup>er</sup> au damoiseau *Girard I de Roussillon* (1270? - 1331?), aïeul de Girard II (*Chartes du Forez*, tome 7, 878).
- (13) Selon les termes du texte original.
- (14) G. Rivoire de la Batie : "*Armorial de Dauphiné*", p. 421, édit. Brun, Lyon, 1867. Geoffroy VII vivait encore en 1367. Celui-ci étant mort sans postérité, ses biens revinrent à sa mère Isabelle de Montchenu.
- (15) Claude Latta : "*Histoire de Montbrison*", Lyon, édit. Horwath, 1994, pp. 26-27. Robert Knolles est un redoutable capitaine qui, cette même année 1359, après être remonté vers la Bretagne à marches forcées, surprendra et fera prisonnier du Guesclin au Pas-d'Evran, entre Dinan et Bécherel.
- (16) J.E. Dufour : "*Un épisode inconnu de la guerre de Cent Ans en Forez*", Bulletin de la Diana, tome 25, n° 6, Juillet-Août 1936.
- (17) Georges Guigue : "*Récits de la guerre de Cent Ans - Les tard-Venus en Lyonnais, Forez et Beaujolais - 1356-1369*", Lyon, édit. Vitte, 1886. Albin Mazon : "*Essai historique sur le Vivarais pendant la guerre de Cent Ans (1337-1453)*", 1890, Valence, reprint édit. de la Bouquinerie, 1992.
- (18) Les Châteauneuf (branche des Châteauneuf-Randon) tirent leur nom de la terre de Châteauneuf-en-Boutières, commune de Saint-Julien-Boutières, canton de Saint-Martin-de-Valamas (Haut Vivarais) ; ils possédaient également le pittoresque château de Rochebonne-en-Boutières (même canton) perché sur un à-pic dominant l'Eyrieux. Cf. Benoît d'Entrevaux : "*Armorial du Vivarais*", Privas, 1908.
- (19) Carte IGN 2932 ouest - Chazelles-sur-Lyon.
- (20) Ainsi désigne-t-on alors, de façon méprisante, le soldat anglais et l'Anglais en général, d'après le juron "*God-damn*" qui lui est familier.





## Les Mitte



---

Supplément au n° 63 de VILLAGE DE FOREZ : Bulletin trimestriel.

Siège social (abonnements) : Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600  
MONTBRISON

Directeur de la publication : Claude Latta.

Rédaction : Joseph Barou

Abonnement-diffusion : Philippe Pouzols

Comité de rédaction : Gérard Aventurier, Joseph Barou, Claude Beaudinat, Danièle Bory,  
Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean Guillot, Marie Grange.

Dépôt légal : 3e trimestre 1995.

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, St-Etienne.